

# La Gazette des Délices

La revue électronique de l'Institut  
et Musée Voltaire  
ISSN 1660-7643



# 13

Printemps 2007

## Voltaire nous écrit

*Sésostris*

Le poème de *Sésostris* a été imprimé pour la première fois dans le tome I<sup>er</sup> du *Mercur*e d'avril 1776 : Voltaire avait alors quatre-vingt-deux ans. Cette aimable fresque allégorique est donnée à lire dans la dernière des salles de l'exposition temporaire en cours, *L'Égypte des Lumières*, visible aux Délices jusqu'au 28 septembre prochain.

Vous le savez, chaque homme a son génie  
Pour l'éclairer et pour guider ses pas  
Dans les sentiers de cette courte vie.  
À nos regards il ne se montre pas,  
Mais en secret il nous tient compagnie.  
On sait aussi qu'ils étaient autrefois  
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes :  
Ils conversaient, vivaient avec les hommes  
En bons amis, surtout avec les rois.  
Près de Memphis, sur la rive féconde  
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,  
Le dieu du Nil embellit de son onde,  
Un soir au frais, le jeune Sésostris  
Se promenait, loin de ses favoris,  
Avec son ange, et lui disait : « Mon maître,  
Me voilà roi : j'ai dans le fond du cœur  
Un vrai désir de mériter de l'être :  
Comment m'y prendre ? » Alors son directeur  
Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe  
Dont Osiris forma la belle enceinte ;  
Vous l'apprendrez. » Docile à ses avis,  
Le prince y vole. Il voit dans le parvis  
Deux déités d'espèce différente :  
L'une paraît une beauté touchante,  
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,  
Languissamment couchée entre des fleurs,  
D'Amours badins, de Grâces entourée,  
Et de plaisir encor tout enivrée.  
Loin derrière elle étaient trois assistants,  
Secs, décharnés, pâles, et chancelants.  
Le roi demande à son guide fidèle  
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,  
Et que font là ces trois vilaines gens ?  
Son compagnon lui répondit : « Mon prince,  
Ignorez-vous quelle est cette beauté ?  
À votre cour, à la ville, en province,  
Chacun l'adore, et c'est la Volupté.

Ces trois vilains, qui vous font tant de peine,  
Marchent souvent après leur souveraine :  
C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,  
Spectres hideux, vieux enfants du Plaisir. »  
L'Égyptien fut affligé d'entendre  
De ce propos la triste vérité.  
« Ami, dit-il, veuillez aussi m'apprendre  
Quelle est plus loin cette autre déité  
Qui me paraît moins facile et moins tendre,  
Mais dont l'air noble et la sérénité  
Me plaît assez. Je vois à son côté  
Un sceptre d'or, une sphère, une épée,  
Une balance ; elle tient dans sa main  
Des manuscrits dont elle est occupée ;  
Tout l'ornement qui pare son beau sein  
Est une égide. Un temple magnifique  
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté ;  
Sur le fronton de l'auguste portique  
Je lis ces mots : *À l'immortalité.*  
Y puis-je entrer? L'entreprise est pénible,  
Repartit l'ange ; on a souvent tenté  
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.  
Cette beauté, qui vous semble inflexible,  
Peut quelquefois se laisser enflammer.  
La Volupté plus douce et plus sensible,  
A plus d'attraits ; l'autre sait mieux aimer.  
Il faut, pour plaire à la fière immortelle,  
Un esprit juste, un coeur pur et fidèle :  
C'est la Sagesse ; et ce brillant séjour  
Qu'on vient d'ouvrir est celui de la Gloire.  
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire ;  
Votre beau nom y doit paraître un jour.  
Décidez-vous entre ces deux déesses :  
Vous ne pouvez les servir à la fois.  
Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.  
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.  
D'autres voudront les aimer toutes deux :  
L'une un moment pourrait me rendre heureux ;  
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.  
À la première, avec un air galant,  
Il appliqua deux baisers en passant ;  
Mais il donna son coeur à la seconde.